



Mars 1999

LOÏC TOUZÉ / FRANCISCO RUIZ DE INFANTE

## Le jeu inachevé

Non pas un projet spectaculaire, mais un processus. Inachevé, forcément. Loïc Touzé et Francisco Ruiz de Infante. Ne pas mettre les mots : chorégraphe, plasticien. Porosité, échange. Ensemble, plus d'autres, ils ont squatté une vieille usine à Bilbao (Souvent, dans la forêt.... Usine Consonini, juin 1997). Parcours chorégraphique sur deux étages, «salle de la peau, du pli et du poids», «salle des transparences», «salle de rencontre», de bric et de broc, espaces bruts, gestes en friche. Puis ils ont transformé le centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson en chantier-labyrinthe à géométries variables et public déambulateur (Un bloc, octobre 1997). Formidable déconstruction participative, traverse du confinement, mise à l'épreuve. Enfin, troisième proposition. Échafaudage d'un ordre et d'un désordre, sur le grand plateau de la Ferme du Buisson (S'il y a

lieu : janvier 1999). Dernier terme d'une résidence chorégraphique, dans un théâtre en vacance de direction, entre chapiteau de répétition et plateau à la dérive. Touzé et Ruiz de Infante en «meneurs de jeu» d'un équipage où l'on danse, parle, joue, compose instantanément, chante, éclaire (Fabienne Compét, Yves-Noël Génod, Latifa Laâbissi, Carole Paimpol, Annabelle Pulcini, Loïc Touzé, Fred Bigot, Henri-Bertrand Lesguillier, Isabelle Soccoja, Francisco Ruiz de Infante, Yannick Fouassier). Le théâtre démembré : fragments d'estrades, praticables, promontoires, fichés comme des échardes dans le ventre du navire. Entre radeau de la méduse et titanic, naufrage à l'horizon. La danse défaite : dans le choix d'une forme improvisée, «contrainte de ne jamais faire les choses qu'on connaît très bien». Sans le fard de l'illusion, bribes ébauchées d'une forme qui toujours se dissout. Sauf un épilogue à contre-sens, sur une idée «d'amplification du son par le mouvement», où la scène redevient scène, arène d'un solo d'une extraordinaire éloquence (Yves-Noël Génod, un soir), transe d'épuisement, corps soudain lâché d'avoir été (trop longtemps?) contenu.

La proposition de S'il y a lieu : passionnante par les pistes qu'elle ouvre, déçoit aussi par une sorte de complaisance sérieuse et grave de l'inachèvement. Perversité du lieu : contre toute attente, le plateau de la Ferme du Buisson demeure un plateau. Pas si facile de piéger la «représentation». Les estrades et praticables disséminés dans la salle distendent démesurément l'espace, et quelque chose d'une circulation voulue (entre acteurs de ce jeu, entre eux et le public) reste à quai. Du coup, l'exercice même se referme sur lui-même. Ne suffit pas de dire que ce qui est donné à voir n'est pas un «objet» pour que cela n'en soit pas un.

Contrairement aux antécédents de Souvent, dans la forêt... et de Un bloc (ou, dans un registre voisin, des improvisations Crash landing initiées par une Meg Stuart), manque ici une dimension (festive ?) pour que la production critique se dégage plus clairement du «caprice». Ceci dit sans animosité, et même avec une

S'il y a lieu,  
Loïc Touzé,  
Francisco Ruiz  
de Infante.



sympathie certaine pour un projet qui «vise à questionner la distance entre l'acte artistique et sa perception», et que l'on a envie de suivre en ses débordements. S'il y a lieu : pose prochainement son bivouac à Brest, dans le remue-ménage d'un festival que le directeur du Quartz, Jacques Blanc, confie à des artistes «qui se sont refusés à entrer dans une danse qui, à l'inverse d'un objet à consommer, tirerait notre regard vers le réel. Une danse qui ferait de regarder un acte». Donc un engagement.

J.-M. A.

S'il y a lieu : a été créé à la Ferme du Buisson du 21 au 24 janvier 1999. Au Quartz de Brest, les 19 et 20 mars, dans le cadre du festival Danse(s) à Brest (16 au 27 mars).